# Deux Ménages

## I

J'étais en Amérique, cet hiver-là, et quoique bien peu d'années se soient écoulées depuis lors — pas même trois — la différence d'atmosphère entre ce côté-ci de l'Océan et l'autre est si totale qu'en évoquant du fond de mon paisible appartement parisien ce récent souvenir, je me donne à moi-même une étrange impression, celle de retourner en rêve dans un lointain, un fantasmagorique passé. Mais à cette époque, en février 1894, acclimaté depuis plus de sept mois déjà, et pris tout entier par l'intérêt passionné de l'observation la plus nouvelle, c'était l'Europe, la vieille et rétrograde Europe, qui se noyait pour moi dans une vapeur de songe. Lettré inefficace, soudain jeté en plein tourbillon d'une affolante activité, la fièvre Américaine m'intoxiquait d'une véritable griserie.

Tous les imaginatifs connaissent bien ce sentiment qui tient de la suggestion et qui nous associe par crises, avec une fureur d'engouement plus tard inexplicable, à des formes d'existence contraires à notre plus intime nature, précisément parce qu'elles sont autres. A la période dont je parle ce n'étaient ni les écrivains, ni les artistes, ni les philosophes d'Amérique qui m'intéressaient à ce degré. C'étaient les hommes d'affaires, ces prodigieux manieurs de dollars, qui presque tous se sont faits eux-mêmes, et qui ont, en dix ou vingt ans, conquis de leurs mains des fortunes et des puissances comparables seulement à celles des seigneurs féodaux du moyen âge. Ces magnats des chemins de fer, qui possèdent des douze, des quinze cents, des deux mille kilomètres de rails, ces potentats des mines de pétrole, d'argent ou de cuivre, qui chiffrent leurs bénéfices par des budgets régaliens, ces Napoléons de la bâtisse qui construisent à coups de volonté, dans un désert, des villes de cent mille âmes, voilà les personnages dont j'approchais avec la délectation intellectuelle d'un naturaliste qui verrait marcher devant lui quelqu'un des grands sauriens d'avant le déluge. Ces exemplaires d'une humanité de conquête, réapparus dans de si modernes conditions de guerre industrielle et dans ce décor contrasté, où la civilisation la plus raffinée baigne à même en pleine barbarie, me donnaient par leur seule existence des fêtes d'esprit d'une intensité singulière. Quand je revins des Etats-Unis, ce fut parmi



mes enthousiasmes Yankees celui dont mes amis d'Europe me plaisantaient davantage. J'ai d'autant plus de mal à m'en repentir que sans cette complaisance à regarder de près quelques échantillons de ces quasi-mendiants devenus des billionnaires, je n'aurais jamais assisté au drame moral que je voudrais raconter aujourd'hui. Son pathétique mêlé de grotesque m'obsède souvent comme un symbole des étranges antithèses d'outre-mer...

Je m'étais donc lié, entre autres sauriens de la spéculation, avec un certain Tennyson R. Harris que la poésie de son premier prénom n'empêchait point d'être un des plus renommés parmi les hommes d'affaires d'un pays où ils ne se comptent plus. Mais pour expliquer comment je me trouvais entrer dans l'intimité de cet homme vers les premiers jours de février 1894, au point de faire un long voyage en sa compagnie, il faut que je raconte d'abord comment je l'avais connu au mois d'août précédent. J'étais arrivé à New-York à cette date porteur d'une lettre d'introduction que m'avait donnée pour sa femme une de mes amies de Paris. Elle m'avait dit : — « Je n'ai jamais vu le mari, c'est un sauvage, un butor, un Yankee pur sang, paraît-il, qui déteste l'Europe. Mais elle, vous verrez, elle a tout lu, tout compris, elle sait tout. Enfin, c'est une vraie Parisienne... Comment ne l'avez-vous pas rencontrée?... » — Ce signalement, l'avouerai-je? ne m'avait pas rassuré. Je n'ai

jamais eu beaucoup de goût pour les Parisiennes de Paris, au sens où mon interlocutrice employait ce mot, et, quant aux Parisiennes de l'étranger, — cette contrefaçon d'une contrefaçon, — je ne leur pardonne guère de m'avoir gâté par leurs invitations tant de beaux voyages que je ne recommencerai plus. Cependant, je portai la lettre à Mrs Harris aussitôt débarqué. Le choc reçu à la descente sur le quai de bois de New-York avait été trop dur, et je cédais au désir de rencontrer une personne avec qui parler de ce Paris, quitté avec tant d'allégresse. — O contradictions de la maladie du voyage! — Je me revois encore, descendant d'un cab, par une brûlante après-midi, à l'extrémité de la Cinquième Avenue, devant une construction en marbre blanc et dans le style du château de Blois, que l'on m'avait indiquée comme la demeure du millionnaire, et payant au cocher deux dollars, — un peu plus de dix francs, — pour une course de moins d'une heure. Dieu! que la lèvre rasée de cet homme exprimait d'insolence, tandis qu'il empochait cet impôt sur l'étranger! Que le ciel de cet été new-yorkais était étouffant, l'air irrespirable! Que les magnificences des architectures improvisées le long de cette avenue me semblaient incohérentes, et formidable la vitesse des trains qui passaient à l'horizon sur les échafaudages à jour du chemin de fer élevé! Quel exil, et que je me sentais seul, si seul que d'apprendre l'absence de Mme Tennyson R. Harris et son départ pour sa villa de Newport me fut



un malheur dans mon malheur! Je penserais autrement aujourd'hui.

Cette absence fut la cause déterminante, je crois bien, qui me fit moi-même partir pour le Deauville américain presque aussitôt, et je me revois encore, six jours après ma première déconvenue, descendant d'un nouveau fiacre devant un autre palais, en marbre, comme l'autre, mais situé à Newport, sur *Narragansett Avenue*, — donnant trois dollars cette fois, pour une course d'un quart d'heure, — enfin tirant de mon portefeuille la même enveloppe. Et de regarder seulement l'écriture sur l'enveloppe me renouvelait la nostalgie qui m'avait tant serré le cœur à New-York... Hélas! Si j'avais compté sur la châtelaine de ce colossal bibelot de marbre pour me rendre la sensation de la douce, de la lente et paresseuse France, que je m'étais trompé! Mrs Harris me reçut dans une espèce de boudoir vitré donnant sur la mer, où je retrouvai bien, dès cette première minute, une image de quelques-uns des salons que j'ai le mieux aimés à Cannes, mais c'était une image parodique par excès d'imitation, caricaturale à force d'outrance. Trop de gravures et de tableaux surchargeaient l'étoffe trop riche des murs, trop de fleurs et de trop grandes s'effeuillaient dans des vases trop précieux, trop de petits objets d'argent anglais brillaient sur les tables, parmi trop de photographies de princes et de princesses, toutes avec dédicace. Et elle-même, Mrs Harris, elle était

presque trop belle, avec sa bouche trop rouge aux dents trop nettoyées, ses mains trop poncées sous un abus de bagues, et elle portait une toilette d'été tellement à la mode qu'elle semblait une femme-affiche, la poupée animée qu'un costumier de génie aurait parée et astiquée pour l'exportation. Elle ne m'avait pas parlé un quart d'heure que je l'avais déjà trouvée trop avertie, trop au courant et vraiment trop parisienne, sachant trop que Mme de A... est en train de rompre avec M. de B..., que les C-D... sont ruinés, qu'ils voudraient bien marier leur fille au fils des vieux E... malgré l'infâme origine de la fortune, et la suite des innombrables ragots qui se débitaient à la même heure dans toutes les villas de Deauville, de Dieppe ou de Fontainebleau. Le roman à couverture jaune qu'elle coupait avec un couteau d'écaille incrusté de roses, ne flamboyait pas encore aux vitrines des libraires, quand j'avais quitté Paris. Ce couteau à papier, dernière création d'un joaillier de la rue de la Paix, c'était le colifichet de demain. Ce « plaqué » européen dont Mrs Harris et toute la maison étaient revêtus n'eût pas été complet si je n'avais vu, au cours de ma visite, entrer dans le salon un personnage, lui-même habillé à Londres, avec une incomparable perfection d'anglomanie, le bouquet à la boutonnière, le visage rasé, impayable de sérieux bouffon, pour tenir ce rôle classique d'un viveur engagé dans une liaison, qui vient tous les jours figurer sur un des fauteuils du salon de sa conquête.



— « Etait-ce la peine de t'affronter, incorruptible Océan? » soupirais-je devant la mer, avec un lyrisme exaspéré, en sortant de ce château improvisé, déjà l'esclave d'une invitation à dîner, *ta meet* le Tout-Newport de la Saison... « Oui, était-ce la peine?... » Et je longeais la magnifique promenade qui, parmi le vert gazon nourri d'embruns, contourne la falaise, en contemplant l'abîme mouvant et monstrueux sur lequel j'avais passé une semaine de demi-tempête pour venir constater que le suprême effort de cette infatigable et jeune démocratie est de copier en charge la misère intellectuelle et morale de nos sociétés finissantes!...

Ce fut pourtant à ce dîner, dont je maudissais d'avance la banalité imitatrice, que je rencontrai le premier qui m'ait passionnément intéressé parmi les maréchaux de la finance américaine : Mr Tennyson R. Harris lui-même. Quel dîner d'ailleurs, à vous dégoûter pour toujours du luxe par son incroyable abus! Les fleurs seules — de ces roses appelées *American Beauties*, qui devaient bien valoir un dollar pièce — représentaient la dépense annuelle de plusieurs petits rentiers français! La vaisselle en vermeil succédait à la vaisselle plate; un service de Saxe digne d'un musée figurait après un service de Sèvres vert et or, marqué aux armes impériales. Un portrait de Louis XVI et de Marie-Antoinette, avec les inscriptions classiques « donné par le Roy », « donné par la Royne », ap-

paraissaient sur les murs, tendus de cuirs espagnols d'une magnificence inouïe. Les vingt-quatre personnes assises autour de cette table, me dit un jeune diplomate français qui se trouvait là, *valaient* un milliard de francs ! Et toutes les toilettes des femmes étaient comme celle de Mrs Harris, à la droite de qui l'on m'avait hospitalièrement placé, d'une si invraisemblable impersonnalité, par abus d'exactitude parisienne, qu'elles semblaient une gageure. Sur ces épaules blanches ou ambrées, dans les cheveux noirs ou blonds, étincelaient des diamants, des saphirs, des émeraudes, des rubis larges comme l'ongle, des perles grosses comme des noisettes, le trésor de plusieurs rajahs. Ces belles femmes avaient des teints fouettés par des heures de plein air. Elles buvaient du champagne sec en riant et parlant très haut, avec ce rien de nasillard dans la prononciation qui donnait à cette causerie, ainsi entendue d'ensemble dans cette salle à manger grandiose, la sonorité d'un babil d'oiseaux exotiques s'excitant entre les parois d'une gigantesque cage. Cependant, en face de la maîtresse de la maison, à l'autre bout de la table, un homme était assis, de mine chétive, sans âge, la face grise et comme plombée, la bouche serrée d'une contraction amère, les yeux ternes, avec une effroyable lassitude dans ses prunelles brunes, la fatigue d'une tension d'esprit prolongée dix-huit heures par jour durant trente-cinq ans. Mr Harris — car c'était lui — avait dû recevoir de la nature une constitution



d'athlète : ses épaules larges et son cou de taureau, ses mains puissantes et sa mâchoire de bouledogue révélaient un tempérament qui avait suffi à une dépense d'énergie cérébrale visiblement surhumaine. Aujourd'hui, avant la cinquantaine, il était fourbu, comme un cheval de race après une course affolée. On m'avait déjà dit un peu partout qu'il souffrait d'une de ces maladies mystérieuses pour lesquelles les médecins ont dix noms nouveaux chaque année. Elles sont tout simplement la rançon d'une existence de *hard work* à tuer un Européen en quelques mois. Cet état d'épuisement nerveux — *nervous exhaustion*, comme ils disent encore — était la seule explication de la présence de Mr Harris dans sa maison de Newport. Il n'y était jamais venu pour plus de quarante-huit heures, du samedi soir au lundi matin, avant la crise de surmenage aiguë dont il souffrait cette saison. Cette fois, et par extraordinaire, il s'accordait une semaine de repos ! Je le voyais bien en face, et son regard atone qui semblait ne recevoir aucune impression de ce luxe prodigieux, — son œuvre pourtant, sa chose. Un morceau de pain grillé, une aiguille de viande rôtie et un verre d'eau minérale, tel fut, ce soir-là, tout son dîner, — et tandis que ma voisine s'ingéniait à me continuer la chronique galante du Gotha, je me souviens que je me demandais :

— « A quoi pense ce singulier homme ? Il est intelligent, puisqu'il a vaincu tant de rivaux dans l'effrénée concurrence de ce pays-ci... Quel est le

sens d'un effort qu'il continue, déjà touché par la mort? Il n'en a pas pour un an. Il est sobre comme un Bédouin du désert. Il n'a pas le temps d'avoir des maîtresses. Il paraît si simple. Que veut-il? Etaler du luxe? Il est habillé comme un commis. Recevoir? Il n'est jamais là. Gâter sa femme? S'il en était amoureux, il ne lui permettrait pas des fugues de huit mois en Europe, et il serait jaloux de son attentif... Que je paierais cher pour écouter la petite parole intérieure qui se prononce derrière ce front gris, à cette seconde!... »

## II

Si j'ai rapporté ces impressions, — sans grande originalité, étant donné qu'il s'agit des Etats-Unis, ce prodigieux paradoxe étalé, de l'Atlantique au Pacifique, sous la forme de soixante millions d'habitants, — je l'ai déjà dit : c'est que ma première rencontre avec Mr et Mrs Harris forme un commentaire anticipé, mais indispensable, à l'épisode auquel j'arrive maintenant. Sept mois donc avaient passé depuis cette présentation à la « charmante femme, si parisienne », et à son « butor de mari ». A peine avais-je revu quatre ou cinq fois Mrs Harris, qui d'ailleurs était partie pour l'Europe aussitôt, après le *Horse Show*, le



concours hippique de New-York. Au contraire, j'avais ébauché avec Mr Harris une demi-amitié, c'est-à-dire que j'avais, sous sa conduite, visité du haut en bas le *Harris-Building*, une colossale construction de dix-huit étages, dressée à l'extrémité de Broadway, dans le voisinage de la *Battery*, pour le compte d'une compagnie d'assurances fondée par lui; que j'avais parcouru en détail et à sa suite les salles d'administration de son chemin de fer; qu'il m'avait promené, à quatre heures de New-York, dans les bâtiments d'une Université de femmes créée et dotée par ses soins; qu'il m'avait fait dîner avec quelques politiciens de son parti, dont un était son candidat pour la prochaine élection présidentielle; que nous avions, dans une de ses fermes, assisté à un arrivage de chevaux venus de l'Ouest et expédiés par un de ses ranches. Bref, il m'avait initié à ses multiples activités, avec cette bonhomie, à la fois goguenarde et vaniteuse, si particulière au véritable Américain qui se réjouit de vous donner une leçon de choses, dans sa propre personne, quitte à s'indigner si on ne le comprend pas comme il veut être compris. Sans doute, Mr Harris avait été content du docile intérêt témoigné par mon ignorance de Gallo-Romain un peu badaud, car, au mois de février, sachant que je me proposais de me rendre dans les Etats du Sud, il me proposa très simplement de voyager avec lui dans son wagon privé, par son train spécial, jusqu'à la petite ville de Thomasville en Géorgie, où son médecin

l'envoyait respirer pendant quinze jours parmi les pins :

— « Je suis *broken down*, » m'avait-il dit, en se servant de l'intraduisible expression anglaise pour indiquer une nouvelle crise d'épuisement. « Quand on est jeune, on a trop de forces pour ses affaires, et quand on vieillit, trop d'affaires pour ses forces... Le médecin voudrait que je loue un yacht et que j'aille aux îles du Pacifique... Quarante jours sans télégraphe et sans téléphone, ce serait délicieux. Mais les affaires, pendant ce temps-là?... »

— « Vous avez pourtant fait assez de dollars pour avoir le droit de vous reposer, » lui répondis-je.

Il avait hoché du nez, avec une mimique de dégoût qui lui était habituelle, sans relever ma petite phrase prononcée avec intention. Les bonnes amies de Mrs Harris m'avaient chiffré son budget, à plus d'un million de francs par an; et, d'autre part, j'avais à maintes reprises entendu, pendant mon séjour aux Etats-Unis, des rivaux de Harris lui-même pronostiquer des désastres à plusieurs de ses colossales entreprises. Je comptais sur ce voyage en Géorgie pour obtenir enfin quelque lueur sur cet étrange homme. Visiblement, il achevait de se tuer à la tâche, avec quels sentiments pour la femme dont son acharné labeur soutenait le luxe insensé?... Mais ni ce jour-là, ni durant les quarante-huit heures que nous passâmes dans son wagon-salon en compagnie de deux



autres invités, un Mr Julius W. Kingsley et un Mr Alfred Beaumont, — deux parasites préposés à la partie de poker de chaque soir, — le millionnaire-manœuvre ne laissa échapper une seule phrase où sa personnalité sentimentale se laissât deviner. Quel souvenir singulier je garde de ces heures, de ma petite cabine installée avec une invraisemblable minutie de confort, de la chambre de bains attenante, de la salle à manger où nous nous réunissions pour déguster une délicieuse *terrapin* accommodée par un cuisinier noir dans un autre wagon, dépendance plus grande affectée à l'office et aux domestiques! Les paysages de la Pensylvanie tour à tour, puis des monts Alleghany et des deux Carolines défilèrent devant les vitres du *car*. Il s'arrêtait, la nuit, dans des gares minuscules et sur des voies écartées, pour nous laisser dormir. Le jour, balancés sur des fauteuils à bascule, nous lisions des journaux que l'on nous expédiait par train rapide. Le gigantesque express croisait notre petit train, ralentissant sa marche une seconde, et le serre-freins nous jetait un paquet de tous les *News*, de tous les *Heralds*, de tous les *Standards* parus depuis le matin à New-York, à Philadelphie, à Baltimore, à Cincinnati. Une bibliothèque de deux cents volumes attestait, par son choix, avec quelle persévérance le Maître et Seigneur de ce wagon privé travaillait, dans le loisir forcé de ses voyages, à cette grande œuvre de sa *culture*, — c'est le grand mot que les Américains ont toujours à la bouche

comme dans l'esprit, et ils l'appliquent avec un égal sérieux à la morale et à la gymnastique : « *ethical, physical culture* ». — Il n'y avait pas un livre médiocre parmi ces ouvrages, presque tous relatifs à des recherches d'histoire ou de philosophie. Parmi les poètes, le choix du seul Shakespeare, et, parmi les romanciers, du seul Thackeray, révélait cet exclusivisme du goût qui est la vraie marque de la supériorité chez un homme auquel les heures de lecture sont à ce point mesurées :

— « Mais, oui, » me disait Mr Harris, comme je l'interrogeais sur cette double préférence, « c'est mon poète et c'est mon romancier... Quand j'aurai bien fini de les posséder, j'en lirai d'autres... Madame, » — c'est ainsi qu'il appelait toujours Mrs Harris, — « Madame, elle, connaît tous les écrivains nouveaux. Vous avez pu voir qu'elle a tout lu, tout compris... Elle est dans le train, comme vous dites. Moi, je souffre de toutes les dyspepsies, et la dyspepsie littéraire est la plus difficile à guérir... »

Se moquait-il de « Madame » quand il exprimait de pareils jugements? L'admirait-il? Etait-ce par ironie, était-ce par respect qu'il relevait, comme il fit plusieurs fois pendant ce voyage, à travers les journaux les notes du bavardage social, — « *Social Gossip* », — qui mentionnaient les succès de Mrs Harris à Cannes, où elle passait cette saison? Je me rappelle qu'il m'apporta ainsi, le second ou le troisième jour après notre arrivée à



Thomasville (Ga), un numéro de gazette où se trouvait une dépêche, avec cet en-tête fabuleux : « Notre Mrs Harris, toujours à la tête de la société. Mrs Vincent joue les seconds violons. *(Our Mrs Harrys, always a leader in society. Mrs Vincent plays the second fiddle.)* » Cette annonce précédait le détail d'une représentation donnée en l'honneur d'un prince régnant, avec le concours des premiers artistes du Théâtre-Français. Mrs Harris les avait mandés, pour jouer la *Visite de Noces* devant l'Altesse, par train spécial, — elle aussi, — et en les payant chacun vingt mille francs... C'était la réponse à une fête offerte au même prince par Mrs Vincent, autre Américaine millionnaire, à bord d'un yacht. Celle-ci avait fait venir de Paris un chanteur de café-concert, pour quelques heures de l'après-midi, à un prix énorme. Mais Mrs Harris — *notre* Mrs Harris — avait vaincu !

— « Ah ! Madame a toujours eu un très grand sentiment de l'art, » me disait M. Harris; « moi je ne m'y entends pas du tout. Je sais voir quand un acteur est sur le théâtre comme est dans la vie l'espèce d'homme qu'il représente. C'est tout... Je sais voir aussi quand une peinture ressemble à l'objet qu'elle représente... Mais Madame s'y connaît merveilleusement... C'est elle qui a la première mis à la mode chez nous M. de Reszké et Mme Duse. Son salon était rempli de vos peintres impressionnistes, quand ils étaient encore discutés chez vous... Et puis, elle a un talent pour

recevoir! Je lui dis toujours : Vous auriez dû être la femme d'un ambassadeur ou d'un prince... Moi, quand je ne suis pas malade, après avoir travaillé tout le jour, un fauteuil dans mon club, une pipe de tabac de Virginie, deux ou trois verres de soda et de whiskey de Kentucky, *and the goose hangs high*, comme on disait dans ma jeunesse... »

Il me citait ce proverbe, intraduisible et inexplicable, par lequel les Américains expriment le parfait bonheur : « Et l'oie est pendue haut... » en marchant avec moi de son pas lassé, par un beau matin de cet hiver de Géorgie, doux comme un printemps. Nous sortions de l'hôtel, le *Mitchell house*, une vaste construction de bois, à péristyle et à colonnettes, dans le style colonial, pour gagner la forêt. Autour de nous, le long de l'unique rue, se dressaient des maisonnettes de planches, grises et toutes habitées par des nègres. Les enfants noirs, à demi nus, jouaient comme de petits animaux sur le seuil de ces cases, où se tenaient des femmes et des hommes, dont le gai sourire enfantin disait l'indolence. Les pins térébinthes à l'horizon surgissaient, sombres, serrés, remués par le vent tiède qui, du golfe du Mexique, tout voisin, balaie cet immense plateau couvert de végétations séculaires. Des blancs passaient, des garçons de vingt ans, à la figure déjà dure comme à cinquante, des hommes de cinquante à la mine encore résolue comme à vingt. Je regardais Mr Harris, en songeant qu'il était vraiment le frère de ces âpres pionniers, venus dans ce coin



perdu de Géorgie pour y faire ou y refaire leur fortune. Il n'avait, hier encore, ni plus d'éducation, ni plus d'argent qu'eux. Son caractère, profondément, intensément américain, m'apparaissait une fois de plus. Par contraste, les villas de Cannes s'évoquaient devant ma mémoire, et cette existence d'oisiveté cosmopolite que menait sa femme au bord de cette mer si bleue, sur cette corniche où les princes et les aventuriers pêle-mêle rivalisent de prodigalités fastueuses. La fête à laquelle le journal faisait allusion se précisait pour moi jusqu'à la minutie. J'assistais en pensée à cette représentation de plus de cent mille francs, improvisée pour humilier une rivale et qu'avait payée un chèque signé par la main plébéienne de cet homme si mal mis, mon compagnon. Quelle était rude et forte, cette main, qui, à cet instant, rangeait le journal dans la poche du pardessus avec un soin particulier, comme si Mr Harris tenait à conserver cette preuve, après mille autres, des triomphes européens de sa femme! C'était une main aux doigts noueux, cordée de muscles et velue, avec des ongles carrés. L'énergie d'une volonté de fer se devinait dans ses moindres gestes. Que de projets de contrats elle avait feuilletés, cette dure main, qu'elle avait tracé de chiffres, conclu d'actes de vente et d'achat! Un frisson de vanité la faisait-elle frémir, et tout l'homme avec, à l'idée de cette projection de pouvoir par laquelle, après tout, le mari de Mrs Harris régnait à sa façon sur cette aristocratie du vieux monde

où il n'entrerait jamais, mais il y faisait régner sa femme! Ou bien ce solide réaliste méprisait-il ce colossal et vain effort pour occuper une place dans l'Olympe du snobisme international, dont le plus clair résultat était cette note dans un journal, aussitôt oubliée que lue?...

## III

Il est probable que je n'aurais jamais répondu à cette question même de la manière la plus vague, sans une rencontre, en apparence bien étrangère à l'énigmatique ménage de Mrs Harris, — si toutefois on peut donner le nom de ménage à de pareils rapports conjugaux : un câblogramme tous les huit jours et chaque deux mois deux pages de lettres. — Un matin, comme nous sortions de nouveau pour nous promener dans le bois de pins, l'homme d'affaires et moi, nous pûmes lire, affichée contre la paroi vitrée du bureau de l'hôtel, l'annonce qu'un certain « Mr » et une certaine « Mrs John Hope donneraient le soir même une représentation dans le hall commun ». Ces sortes de divertissements sont quotidiens dans les hôtels d'Amérique, et ni Mr Harris ni moi n'y eussions pris garde, si le nom de la femme et celui de l'homme n'avaient été flanqués chacun d'une épithète, — et si ces deux épithètes n'avaient été



contradictoires jusqu'à étonner même un inétonnable Yankee. Mr John Hope était en effet qualifié de *contorsionniste* et Mrs Hope de *récitatrice*.

— « Le mari mime peut-être les poèmes récités par sa femme, » dis-je à Mr Harris, qui hocha de nouveau du nez pour me répondre.

— « *Well*... Cela vaudra toujours autant que d'entendre *Lohengrin* chanté en allemand par les choristes, en italien par le ténor et en français par la prima donna... »

Nous avions assisté ensemble dans la salle de l'Opéra de New-York à la représentation polyglotte que le millionnaire me résumait avec sa tranquille ironie. « Madame » était bien entendu une des fondatrices de ce théâtre où les plus admirables artistes d'Europe sont venus dialoguer chacun dans sa langue. Ce babélisme musical était beaucoup moins étrange que l'apparition du couple Hope, tel qu'il se produisit le soir même en présence de tous les habitants de l'hôtel, sur le coup de neuf heures, le dîner fini. Comme d'habitude aux Etats-Unis, le hall commun de l'hôtel était une espèce de salon, soigneusement arrangé par la femme du propriétaire, — une vraie dame qui dînait à quelques pas de nous, dans le restaurant, tous les soirs, en grande toilette, vis-à-vis de son époux en cravate blanche et en habit. Un tapis rouge couvrait le parquet de ce vestibule fashionable. Des tableaux et des photographies encadrées décoraient les murs. Des livres reliés garnissaient de petites bibliothèques basses. Par-